

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3024.

SAMEDI 4 DÉCEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SUR LE FRONT. — Au cours du voyage qu'il vient d'accomplir sur le front pour visiter les approvisionnements de munitions, M. Poincaré tint à s'assurer également du bon fonctionnement des services du ravitaillement. Il paraît ici très intéressé par les explications que lui donne un poilu chargé de remettre en état une petite ligne stratégique. La bienveillante simplicité du Président est évidemment très appréciée de son interlocuteur.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LA REVANCHE DE M. BEULEMANS

Vous rappelez-vous, dans les *Misérables*, l'agonie du petit Gavroche, l'enfant du pavé parisien, frappé à la tête d'un coup de feu tiré de la barricade : il est assis, sans forces, sous la fusillade ; un filet de sang coule de sa blessure sur sa joue pâle, il attend la balle qui va l'achever, et il raille encore ; le nez en l'air, la bouche souriante, la mine goguenarde, il chante :

Je suis tombé par terre
C'est la faute à Voltaire...

Un second projectile l'atteint en plein front ; Gavroche retombe ; mais, avant de mourir, il achève, de sa voix qu'il s'efforce de faire claironnante, le couplet de la *scie* populaire alors en vogue :

... le nez dans le ruisseau
C'est la faute à Rousseau !

Il tente encore de se relever, pour faire la nique à ses fusilleurs : « il y avait de l'Antée dans ce Pygmée », écrit Victor Hugo. Et je songe à cette antithèse en lisant les rares échos qui nous parviennent de Bruxelles écrasée sous la botte allemande.

L'histoire aura tant à faire, quand « ce sera fini » que je redoute qu'elle ne puisse comme il le conviendrait donner une place d'honneur aux *Zwanzeurs* bruxellois. Le mot nous avait été révélé par M. Beulemans, au temps où le mariage de sa fille amusait Paris : *Zwanzer*, dans ce pittoresque langage qu'on parle de Laeken au square Ambiorix, signifie railler sans merci, avec une sorte de bonhomie qui désarme ; c'est le persiflage continu, la *blague* bruxelloise, chère aux Brabançons de tous rangs. Elle était divertissante naguère, elle est héroïque aujourd'hui, car elle n'a rien perdu de son acuité ; les Boches ont l'ambition de terroriser la Belgique, de la réduire à force de brutalités et de massacres, n'ayant pu la séduire à force de mensonges et de hâbleries. On fusille à Bruges dans la cour du quartier des lanciers ; on fusille à la Chartreuse de Liège, on pend à Gand, à Termonde, à Mons, à Saint-Trond, à Verviers, à Spa ; on assassine, sur jugement, des femmes enceintes ; le pays est encerclé de fils de fer électrocuteurs ; on a dû, depuis longtemps, livrer tous les fusils, tous les pistolets ; tout habitant trouvé détenteur d'une carabine ou d'une cartouche est traîné devant le tribunal de sang ; il ne reste aux Belges qu'une arme, la *zwanze* ; ils en font usage, témérairement, et, quoiqu'ils n'aient certes pas le cœur à la gaieté, ils se forcent à rire pour bien montrer à leurs gédliers qu'ils n'ont pas peur et que la terreur *systématique*, cette géniale conception du boche exaspéré, demeure sans effet : on pleurera les morts plus tard ; l'important est de narguer les envahisseurs, puisqu'on ne peut, pour le moment, manifester d'autre façon le dégoût, le mépris et la haine qu'ils inspirent.

C'est un *zwanzeur* ce débitant qui, possédant deux pigeons élevés dans une cage, se vit contraint, par l'autorité allemande, de mettre à mort ces oiseaux subversifs. Car on ne sait jamais, n'est-ce pas, si les pigeons ne sont pas *voyageurs* et si leur propriétaire ne les utilise pas pour informer l'ennemi des mouvements de l'armée du kaiser. Donc les deux pigeons durent être exécutés en présence d'un officier armé jusqu'aux gencives. Et le lendemain, les Boches stupéfaits, virent défiler dans les rues du quartier, un immense cortège, silencieux et recueilli, qui suivait, chapeau bas, le maître des deux colombes, portant sous son bras une petite boîte où étaient renfermés les corps des victimes. Les pauvres oiseaux étant morts *pour la patrie*, la population bruxelloise leur faisait des obsèques solennelles et les accompagnait jusqu'au champ du repos.

Zwanzeur aussi ce bourgeois qui, en quête d'une « bonne farce », se procura l'adresse de douze octogénaires à bout de souffle et fit déposer au domicile de chacun d'eux une convocation imprimée, leur ordonnant d'avoir à se présenter aux bureaux de la *Kommandantur* afin d'y être enrôlés dans la *Landsturm*. De sorte qu'on put voir, à l'heure dite, ces pauvres vieux à dos voûté, à tête chauve, aux membres branlants, dont plusieurs étaient traînés dans des

petites voitures, massés à la porte du recrutement, attendant de passer sous la toise et de recevoir leur feuille de route.

Certain jour, l'affiche du théâtre de la Monnaie annonce une grande soirée musicale, offerte aux officiers de la garnison, par des artistes venus de Cologne : tous les Allemands de Bruxelles ont déjà retenu leurs places et on se promet une salle comble quand un *zwanzeur* a l'ingénieuse pensée d'inscrire sur l'affiche : *il y aura des bombes !* La vente des billets est arrêtée net, et de nombreux Teutons exigent le remboursement de leur location. En vain, au matin du jour fixé pour le gala, cent cinquante limiers de la police de von Bissing prennent possession du théâtre et le visitent des dessous aux combles, — sans trouver le moindre explosif, comme bien on pense, — les Boches ne sont pas rassurés, et les chanteurs n'ont, le soir, pour auditeurs que les cent cinquante policiers, placés dans les loges et embusqués à l'entrée de tous les couloirs, au grand amusement des Bruxellois massés sur la place et ravis de contempler les portes grand'ouvertes du théâtre, éclairé comme aux plus beaux jours, mais où ne se présente aucun spectateur.

Dans les premières semaines qui suivirent l'entrée des Prussiens, tous les Bruxellois et toutes les Bruxelloises ne se montraient dans les rues que portant au chapeau ou à la boutonnière un *chiffon de papier*. Ce fut une mode, peu coûteuse, unanimement adoptée, sans mot d'ordre, sans entente préalable : une protestation contre la violation criminelle de la neutralité et contre la façon dédaigneuse dont le chancelier de l'Empire avait qualifié le solennel traité qui en était la garantie. Il se passa quelques jours avant que von Bissing et ses sbires eussent compris. Lorsqu'ils s'avisèrent que cet emblème était une allusion « déplacée », et comme ils se préparaient à sévir contre ce crime de lèse-majesté, tous les chiffons de papier disparurent par enchantement et les Boches en furent pour une colère rentrée.

Les petits Bruxellois simulèrent alors une grande admiration pour les soldats du kaiser : tous les gamins avaient percé le fond de leur casquette pour y planter une carotte dressée sur le sommet du crâne et qui figurait la pointe du casque. Sous cet attirail, munis de sabres de bois, ils s'exerçaient, dans les rues, au *pas de l'oie* et singeaient, le plus sérieusement du monde, la raide attitude des Prussiens de la bonne école. Ceci flattait messieurs les officiers qui s'imaginaient déjà avoir conquis cette maraille par leur belle prestance et leur irrésistible prestige.

Mais un jour l'un d'eux s'étonna de voir ces bataillons de bambins marcher « à reculons », les yeux écarquillés comme par la terreur. Il s'arrêta quelques instants à les contempler et, ne pouvant s'expliquer cette singulière manœuvre :

— A quoi jouez-vous donc, mes petits amis ? demanda-t-il.

— Monsieur l'officier, répondit le chef de la bande, nous jouons à la *marche sur Paris*.

Le reître, un instant interloqué, levait sa cravache pour corriger l'insolent ; mais déjà toute la petite troupe s'était dispersée et se tenait à distance utile, les bras levés, et criant d'un ton lamentable : *Kamarad ! Kamarad !* si bien que l'officier n'eut que le temps de tourner le dos et de s'enfuir au plus vite pour échapper aux éclats de rire de tous les *zwanzeurs* de la rue, singulièrement réjouis de l'incident.

Von Bissing, le gouverneur à jamais fameux, résolut d'en finir avec ces railleries indécentes ; de là cette profusion d'arrêtés interdisant à tout autre qu'aux Allemands l'entrée des cafés après six heures du soir, la mise en marche des tramways, et bientôt la circulation par les rues après la tombée du jour. Toute infraction devait être punie d'amende et de prison. Ceci se passait au plein de l'été dernier : les Bruxellois sans s'exposer aux pénalités menaçantes décidèrent de célébrer à leur manière, et en dépit des ordres de M. le gouverneur, l'anniversaire du 4 août 1914, date mémorable de l'énergique réponse du roi Albert à l'ultimatum allemand. D'importantes patrouilles, baïonnette au canon, parcourraient, dès huit heures du soir, les rues de la ville, vides de promeneurs ; mais, à un moment fixé d'avance, toutes les fenêtres de toutes les maisons s'ouvrirent, répandant des flots de

lumière : la *Brabançonne* chantée à pleines voix, emplait la nuit d'une grande clameur ; des phonographes nasillent, des réveille-matin sonnent éperdument ; ceux qui n'ont ni phonographes ni réveille-matin, tapent sur des casseroles, font tinter des verres, tambourinent aux vitres, sifflent, crient, jouent des castagnettes ou tournent des crécelles, tandis qu'une pluie de vieilles chiques, de crachats, d'écaillés de moules, d'ordures, et de « *smerlaps* » variés tombe sur les patrouilles allongeant le pas vers leurs casernes. Que faire ? Il aurait fallu fusiller toute la ville...

Pourtant, à quelque temps de là, il s'en fut de peu qu'une terrible leçon ne mît à la raison cette population indocile. C'était par une belle nuit d'été ; sur l'ordre du gouverneur tous les habitants devaient être enfermés chez eux dès le crépuscule : les rues étaient donc absolument désertes. Un peloton de soldats faisant sa ronde dans le vieux quartier qui dévale de la hauteur où se trouve le Palais de Justice, aperçut, cependant, au détour d'une ruelle étroite, entre deux rangées de hauts immeubles absolument clos, la silhouette d'un homme planté au milieu de la chaussée. Il paraissait vêtu d'un long manteau traînant sur les pavés, et coiffé d'un large feutre qu'il tenait rabattu sur son visage. Même il serrait entre ses bras croisés une arme qui semblait être un grand fusil, garni d'une terrible baïonnette.

La patrouille fait halte ; à tous les *Werda !* de son commandant, l'homme ne répond rien. Il demeure immobile ; les sommations le laissent impassible. L'officier ordonne à ses hommes de faire feu. Le spectre ne bouge pas. La fusillade éclate ; mais, — ô miracle ! — au lieu de s'effondrer sous les balles, le noctambule exécute en l'air un bond prodigieux, ne retombe pas, s'élève, au contraire jusqu'à la hauteur des toits et s'engouffre, la tête la première, dans la mansarde d'un sixième étage. C'était un mannequin, habilement disposé par des *zwanzeurs*, dont les formidables rires saluèrent la déroute des soldats penauds vite disparus au premier tournant.

Je pense que plus tard, on réunira en des almanachs populaires toutes ces facéties par lesquelles la population bruxelloise aura nargué ses oppresseurs. Le recueil sera divertissant et fécond en révélations piquantes ; on peut en effet juger par le peu que nous savons, de l'ingéniosité inépuisable qu'apportent à ce genre de représailles nos joyeux amis du Brabant. Tout le monde s'y met ; c'est une sorte de concours « à qui inventera la meilleure », et si nous ne connaissons guère, pour le moment, que des *zwanzes* collectives, il ne faut pas imaginer que les particuliers se privent d'en inventer d'excellentes qui ne seront divulguées que plus tard, alors qu'ils seront partis et qu'on pourra rire à plein cœur. On en a pourtant rapporté une dont serait l'auteur certain avocat réputé de Bruxelles qui, ayant à loger, par force, un officier supérieur boche, se plut à faire à son hôte les honneurs de la ville. Il le conduisit à Sainte-Gudule ; mais l'Allemand considéra la vieille église avec dédain : « Oh ! fit-il, nous avons chez nous des cathédrales plus *kolossales*... Cologne, par exemple. » Devant l'Hôtel de Ville, il ne s'extasia pas davantage : il se contenta de dire : « C'est bien, mais ce n'est pas *kolossal*, comme le Rathaus de Berlin. » Amené devant le Palais de Justice, qui pourtant est un monument de taille respectable, le Boche fit encore la moue et déclara : « Notre Denkmal de Leipzig est plus *kolossal*. »

La promenade finie, le Bruxellois ramène chez lui son hôte, le convie à sa table, et, la nuit venue, le fait entrer dans la chambre qu'il lui destine et où il le laisse. L'Allemand se déshabille et se glisse entre les draps. Aussitôt il pousse un cri, jette les couvertures et se cramponne à la sonnette : son lit est plein d'énormes crabes, bien vivants, qui s'accrochent à ses jambes et restent pendus à sa chemise.

— Qu'est-ce que cela ? hurle-t-il furieux, à l'avocat qui est complaisamment accouru à son appel. Qui a placé ces horribles bêtes dans mon lit ?

— Ca, excellence, répond le *zwanzeur* du ton le plus naturel, ça, ce sont des punaises, des punaises bruxelloises. Dame ! nous n'avons pas ici grand'chose qui soit *kolossal*, mais, quant aux punaises, c'est différent. Celles-ci valent bien celles de chez vous, je pense ?

G. LENOTRE.



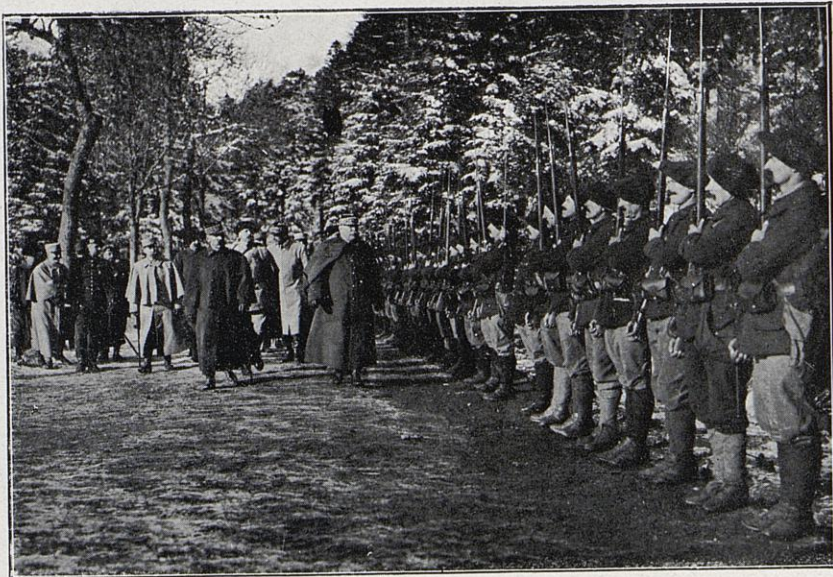
Le général Joffre remet quelques décorations à des officiers qui se sont particulièrement signalés dans les dernières rencontres.



Sous la neige qui déjà tombe drue dans les Vosges, le général Joffre visite l'organisation de nos tranchées sur le front des Vosges.



Le généralissime Joffre et le général Dubail parcourent ensemble un sommet des Vosges d'Alsace.

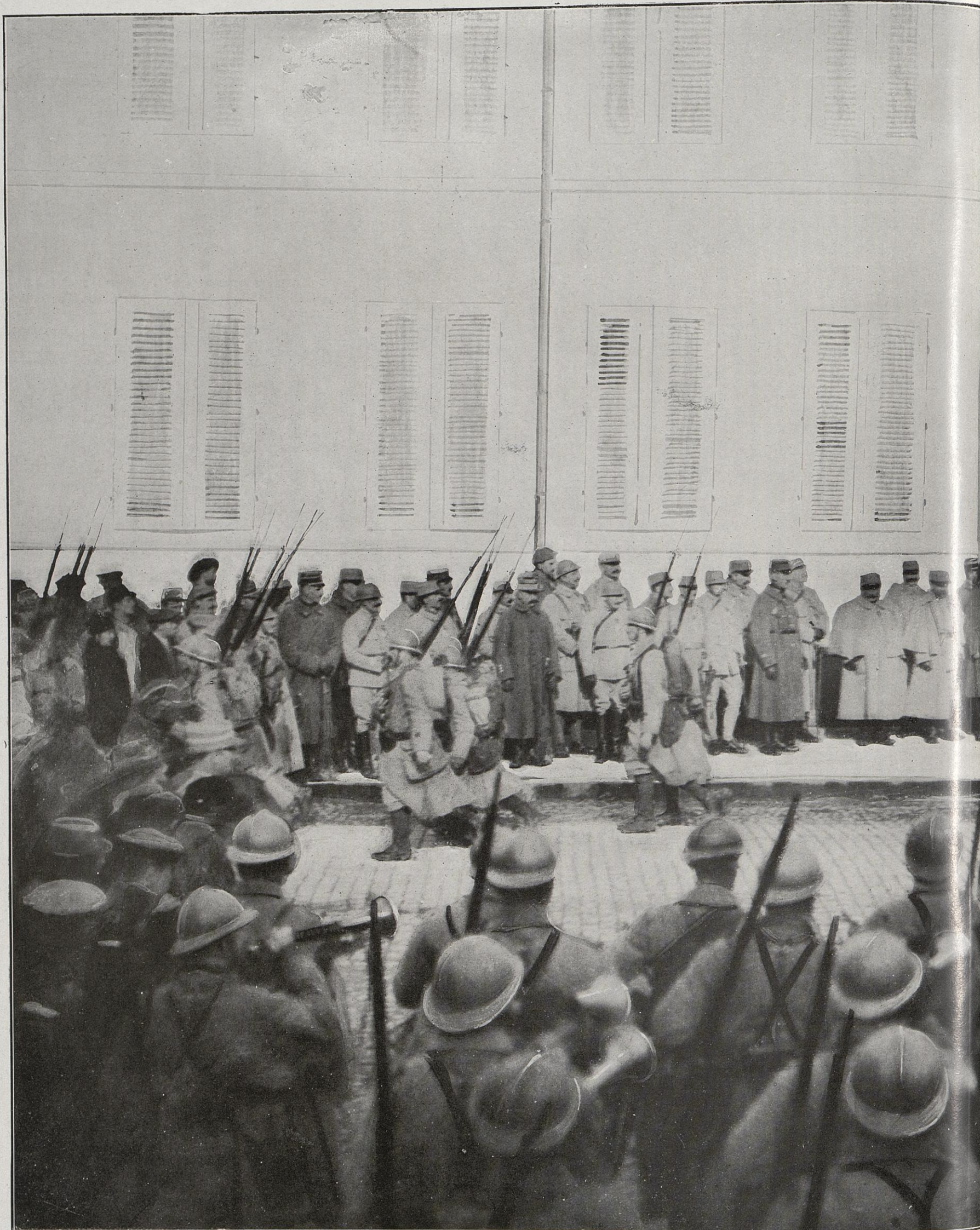


Le général Joffre passe en revue un détachement de nos braves chasseurs alpins.



Après l'inspection des premières lignes en Alsace, les généraux rentrent déjeuner au siège du commandement.

LE VOYAGE DU GÉNÉRALISSIME SUR LES DEUX VERSANTS DES VOSGES.



LE GÉNÉRAL JOFFRE DANS LES VOSGES

Au cours de son tout récent voyage dans les Vosges, dans une petite localité, non loin de notre front, le généralissime assiste à un défilé des troupes qui vont prendre leurs positions.

JOURS DE GUERRE

La banlieue, avec tout ce que ce mot sait évoquer de misérable et de charmant, d'idéal satisfait, de détresse cachée, les masures lézardées, les enclos où se résument dans une vasque en rocaïlle, un ouvrage de treillageur, un berger de plâtre polychromé, tous les rêves d'une obscure, laborieuse et tenace existence. De longues routes bordées de platanes en dentelle d'acier sur un ciel d'ocre laiteux ; des bourgs dont l'église, à si peu de distance du bois de Vincennes, semble dater de Philippe-Auguste...

Et, sur cette route de dimanche d'hiver, des points sombres venant à nous, essaimés le long de la chaussée, criblant la craie rousse du sol ; des points différemment marqués, de tailles différentes, que la vitesse de notre auto fait rapidement grandir, qui deviennent des hommes, des vestiges d'hommes, des amputés appuyés sur des béquilles, balançant une jambe tronçonnée, ou bien privés de bras et ressemblant dans l'atmosphère que l'absence de soleil dépouille de reflets, à quelque silhouette inhabilement découpée, pour être offerte dans un tir à des armuriers maladroits.

Les mutilés convalescents qui attendent à la *Maison Blanche* les membres articulés que doit leur fournir l'Etat, profitent de quelques heures de congé dominical. Ils s'en vont, au delà des limites de l'établissement, goûter, aux premières ivresses de la liberté reconquise après de longs mois d'hôpital, d'atroces opérations, des nuits de fièvre, des délires, dont ils se trouvent aujourd'hui tout dépouillés. Ils ne sentent plus leur misère, ils avancent sans s'apercevoir du froid, ni qu'ils apportent trois fois plus de temps qu'ils en mettaient jadis à franchir l'intervalle qui sépare un arbre de l'autre.

Devant la *Maison Blanche*, dont les aliénés ont été évacués pour faire place aux victimes de la guerre, des groupes sont comme accrochés aux grilles, dans l'attente des autos qui vont venir pour emmener vers Paris une quarantaine de favorisés... Comment tenir et fixer ensemble les images qui s'accumulent si rapidement dans la mémoire, dès qu'on pénètre en un lieu si particulier, si éloigné de tout, si subitement créé et, cependant, si parfaitement installé déjà, où les êtres se sont pliés à des disciplines nouvelles, où, non seulement les esprits, mais les corps paraissent si bien habitués à leur état qu'on doit faire effort pour se persuader que ces hommes au visages puéril et grave possédaient bras et jambes, il y a quelques mois.

Deux mutilés viennent de franchir la grille ; l'un, privé de ses membres inférieurs est posé sur le siège d'un fauteuil roulant que fait avancer son camarade, auquel les obus allemands ont emporté aussi les jambes ; mais, ayant reçu ses deux *pilons*, celui-ci apprend à se passer de béquilles en s'appuyant au dossier du fauteuil qu'il pousse devant lui. Assemblage étrange, d'autant plus frappant qu'il montre deux visages souriants. Le couple chemine lentement, avec une précision de jouet mécanique. On tremble à le voir s'éloigner. On songe à tout ce qu'un mouvement brusque, une rencontre pourraient apporter de trouble dans l'association... Mais ils ne s'en soucient guère, ils vont, comme des écoliers en vacances, droit devant eux. Le froid pince, ils sont peu vêtus, et l'on croirait qu'ils nagent dans les blés d'août, pendant une brise légère...

Une rafale a rendus frères ces hommes destinés à ne jamais se connaître, que séparaient de si vastes horizons, des dialectes si variés... Une nouvelle mère les a portés dans son sein et, devant eux, parmi ces enfants auxquels ils tiennent par les liens d'un nouveau sang, s'ouvre une vie nouvelle. Jamais nous ne ferons assez d'efforts, jamais nous ne nous imposerons trop de sacrifices pour leur montrer l'avenir sous des aspects plus favorables.

Des femmes s'en sont déjà chargées, qui viennent deux fois par semaine, en automobile se mettre à la disposition des mutilés, pour leur consacrer l'après-midi, leur procurer une promenade, changer par la vue de quelques coins de Paris la monotonie d'un séjour trop prolongé à l'ancienne Maison des Fous... L'uniforme bleu de ces conductrices de bonne volonté, qui appartiennent au Club Automobile Féminin, est attendu avec une impatience bien émue.

Les constructions de la *Maison Blanche*, où l'Etat recueille les mutilés convalescents qui attendent leurs jambes ou leurs bras, quelquefois même les deux, sont disséminées sur un grand espace. Ce sont des pavillons d'un seul rez-de-chaussée, possédant de longues salles : ménagées en dortoir... Des sièges formés d'une sorte de planche flanquée de deux légères roues de métal, servent aux plus ingambes qui, privés de jambes, peuvent ainsi courir, que dis-je, voler, d'une extrémité à l'autre de ces chambrées ou d'une chambrée à l'autre, avec une agilité, une *volubilité*, qui fait penser au papillon... D'autres, tout contractés sur leur lit, les regardent mélancoliquement passer. Sur le seuil d'une des salles, une sorte d'apparition joyeuse et diabolique d'un des pensionnaires, qui n'avait pas reçu ses « pilons » il y a huit jours et qui, aujourd'hui vient au-devant de nous en chantant à tue-tête, appuyé sur une canne et monté sur ces deux ergots qui lui donnent l'air d'un coq immense.

Quel effort nous devons tenter pour refouler la brûlante fusée de larmes qui vient obscurcir la vue devant tant de courage, une énergie si mâle. L'homme est mince et brun, avec cet air délié, cette flamme, ce besoin de parler comme un oiseau chante qu'on trouve dans le peuple des grandes villes.

Autre exemple de volonté : un des sièges volants, flanqué de ses deux roues légères qui vient à nous est occupé et mené, puisque ce sont les mains en pesant sur les roues qui les font mouvoir, par un autre mutilé auquel les deux jambes manquent et aussi tous les doigts de la main gauche et encore tous les doigts de la main droite, moins le pouce... Avec l'aide de ce pouce unique, cet homme qui *court* sur son siège roulant, s'est mis à *dessiner*...

Un jour, nous reviendrons vers ces mutilés qui, après avoir illustré les champs de bataille français, font preuve d'une nouvelle et si grande qualité d'héroïsme en voulant demeurer des hommes et dompter l'infortune.

... Nous en plaçons cinq dans une première automobile ; à eux tous, je ne jurerais pas qu'ils possèdent trois jambes valides et plus de six ou sept bras. Cependant, les gens qui verront passer cette voiture dans les faubourgs avec ses rouges képis noyés dans la fumée des cigarettes, en devinant ces joyeux visages, ne pourront prendre que plus de confiance dans la première armée du monde et trouver, devant l'insouciance, la jeunesse de ces vivants ex-votos, de plus puissantes et de plus fières raisons d'espérer.

**

JEUDI. — *Taisez-vous, méfiez-vous, les oreilles ennemies...*

Le soir tombe, humide et gris bleu, comme fait de gazes superposées qui flottent horizontalement et s'alourdissent. Des paillettes de lumière s'y allument, mais en quantité insuffisante pour empêcher les yeux de discerner tout ce mystère du crépuscule qui plane sur les cités, de vagues colorations, comme la chair d'une épaule sous une écharpe de mousseline.

La gare Montparnasse. Trois quarts d'heure avant un train. Le petit buffet est bondé ; c'est une salle étroite et longue, boisée, dans la manière habituelle. Ces murs ne gardent rien des courants humains qui les traversent. Et pourtant quels changements. Ces soldats français sont-ils pareils à ceux qui jadis traînaient là sur les chaises ? Plus de drap rouge, plus de casques ni de boutons brillants, plus d'appels, plus d'alcool flamboyant au fond des prunelles.

L'un des hommes qui mangent là, pour leur « goûter », du thon à l'huile en buvant de la bière, a l'air d'un héros de tragédie grecque, avec sa barbe noire frisée, son *pétase* couleur de lapis lazuli, ses yeux fixés devant lui sur l'insondable... Un gros capitaine belge, très galonné, coiffé d'une ample casquette, vide son verre d'un trait... Des hommes rassemblés autour de leur thon conservé baissent les épaules comme si les schrapnells passaient encore au-dessus d'eux. Les conversations prennent cependant un ton plus élevé, sauf à la table d'un officier que sa femme accompagne. Sans parler, elle le regarde dans les yeux, elle a l'air de s'y baigner, comme, en remuant les ailes, un cygne qui plonge dans une vasque dégage des cercles ondoyants qui font qu'en un instant toute l'eau du bassin est à lui.

Taisez-vous, méfiez-vous...

... Un voyageur vient d'entrer, pareil à la moyenne de tous les voyageurs, vêtu de couleurs indécises, l'air incertain... Les ampoules électriques qui tombent du plafond n'éclairent que le bas de son visage dont le haut demeure obscur sous le rebord du feutre. Il regarde autour de lui pour choisir une place, comme tous les voyageurs qui pénètrent dans une salle de buffet si exigüe et si remplie... Deux chaises se faisant vis-à-vis sont seules inoccupées à une table déjà cernée par des soldats. L'homme s'y installe. Il sourit, commande un bock... Son accent est particulier, rauque...

Un silence subit, profond, s'est établi... L'homme demande ce qu'il faut pour écrire... Mais le silence ne se dissipe point. Les soldats paient, se lèvent... Dehors, sur le trottoir de la plate-forme, j'aperçois leur conciliabule...

... Les oreilles ennemies...

... Des commandements brefs, une sorte de vague rumeur : un détachement de fusiliers marins, qui partent pour quelque port de Bretagne, vient d'arriver devant le buffet. Les sous-officiers tiennent à la main une grande canne qu'ils lèvent devant eux comme un tambour-major. Les hommes se mettent au repos. Le garçon du buffet apporte sur le trottoir des bouteilles et des pains. Les hommes se précipitent. On voit la canne monter et descendre horizontalement pour comprimer leur ardeur. La voix de celui qui commande se fait plus brève. Je le imagine à l'assaut, je vois les flots de l'Yser rougis de leur sang. On comprend mieux, à l'espèce de houle qui les agite, quels hommes ils doivent être devant l'ennemi... Les pains sont distribués, passés dans les courroies des sacs sur les épaules... Le détachement pénètre dans la gare.

Appuyé des deux mains sur le marbre de la table, penché vers la porte, le voyageur incertain regarde s'engouffrer vers les trains la houle des fusiliers qui ont leurs pains blonds arrimés entre les épaules et dont le pompon rouge, à la clarté des lumignons, a l'air d'une petite flamme qui couve...

**

VENDREDI. — Le Pavillon de Flore, le matin... Le Pont Royal, la Seine, l'horizon vers la Cité, tout ce qui semble seul, encore à peu près éternel dans Paris : cinq cents ou mille mètres de quais.

Il faudrait notre ami M. Lenôtre, pour évoquer ce que l'Histoire a vu défilé de Parisiens là, de foules grondantes ou enfiévrées, de cortèges portant des déesses d'Opéra ou agitant des têtes coupées. Les gens de M. de Retz y passaient hurlant après Mazarin ; ceux de M. de Cinq-Mars y avaient grondé après l'*Homme Rouge*. Aujourd'hui, ce peuple de Paris, échappé au bombardement et à l'envahisseur, grâce à nos généraux et nos armées, le peuple sûr de la victoire, se presse pour souscrire à l'Emprunt National.

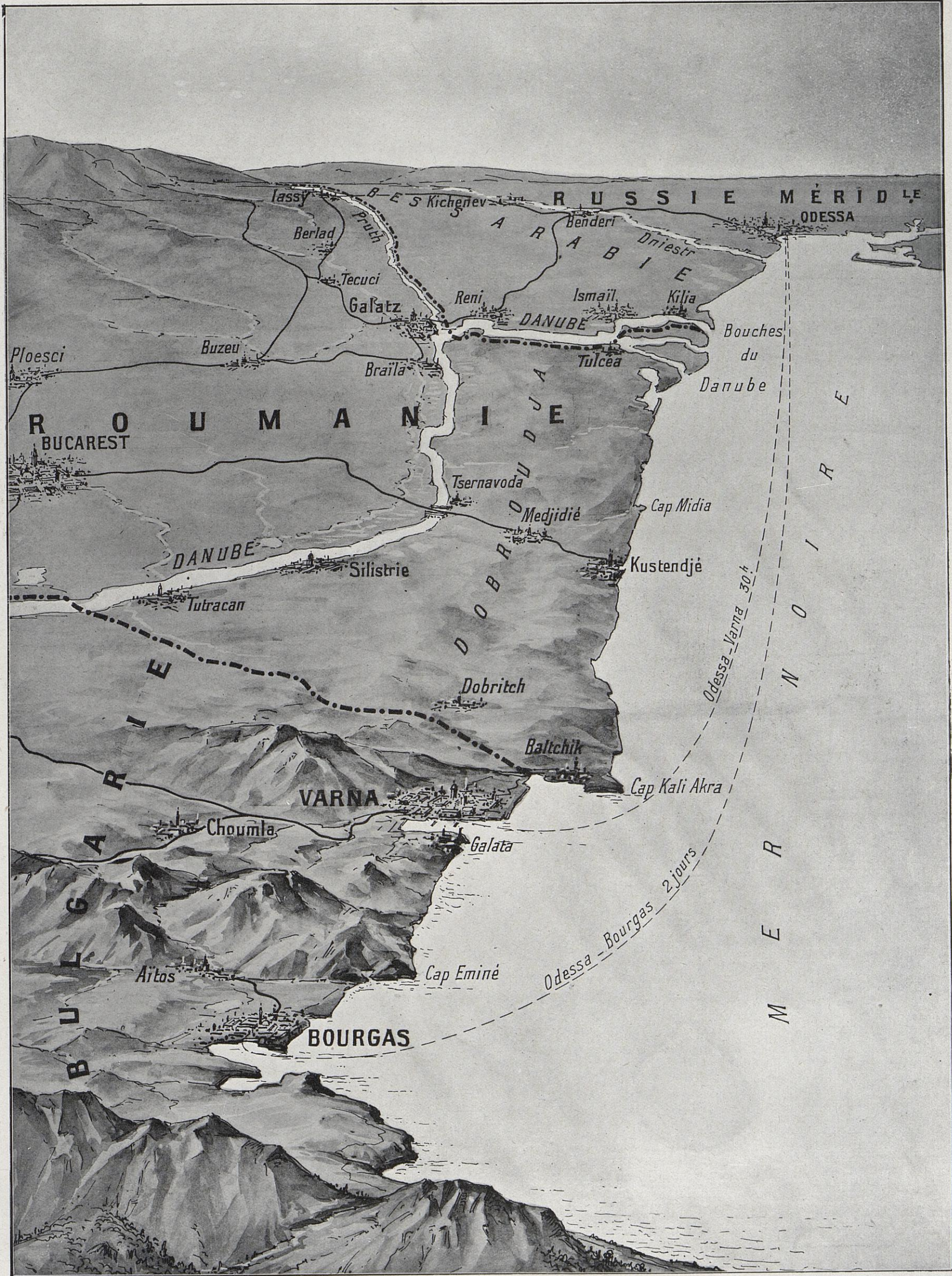
Je vois des tabliers et des châles de laine, des uniformes et des chapeaux melons, des fourrures, des casquettes... ; une figuration de fait-divers, mais qui serait ennoblée. De nombreuses femmes sont vêtues de noir, bien des hommes portent un crêpe à leur chapeau... Que d'efforts déjà ces Parisiens-là ont fournis, que de deuils, que de privations, que de veillées, d'hallucinations, de larmes sacrètes versées sur des absents, des disparus. Quel Livre d'Or on écrirait, rien qu'à retracer la vie de ces centaines d'individus depuis seize mois. La pensée d'une augmentation de revenus n'est pas le seul mobile qui les fasse agir. Ils veulent contribuer à l'effort commun. C'est leur manière à tous d'être un peu sur le *front*...

Il faut considérer ces rassemblements d'une si ancienne et si grande population, à la fois dans le passé et dans l'avenir. Je ne vois plus ni les châles de laine, ni les couvre-chefs aujourd'hui pronés, demain décriés ; je mêle aux hommes de la Révolution ou de la Fronde, à ceux des Croisades, à ceux de Juillet 1830 ou de Décembre 1870, ces hommes-ci... Ce sont les mêmes qui se sont réveillés... S'étaient-ils même endormis ! Et nous-mêmes, ne sommes-nous pas tous nos pères et tous ceux qui descendront de nous ? Que le sacrifice devient léger lorsqu'on veut consentir à l'envisager ainsi...

Et c'est parce qu'ils possèdent au fond de l'intelligence et du cœur ce sentiment de n'être que les passagers d'une galère qui ne peut sombrer, que ceux qui avaient donné leur or, qui ont donné leur sang, qui ont donné bien davantage, qui ont donné leur amour, viennent souscrire à cet emprunt et se hâtent, et se gênent, — parce qu'ils veulent se surprendre eux-mêmes par le total auquel ils auront atteint et qui leur apparaîtra déjà comme une grande, une resplendissante, une éclatante victoire.

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



LES COTES DE LA MER NOIRE, LE DANUBE ET LES POINTS SUR LESQUELS POURRAIENT SE PRODUIRE L'ACTION DES ARMÉES RUSSES DANS LES BALKANS.

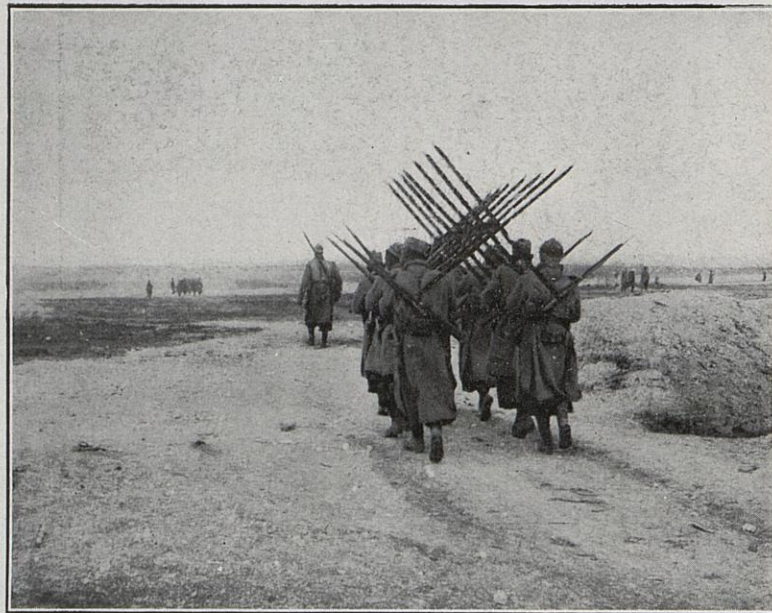


APRÈS L'EXPLOSION FORMIDABLE D'UNE DE NOS MINES (Composition de C.-B. de Jankowski).

Avec le fracas terrifiant d'une éruption volcanique, nos mines avaient explosé. La terre avait tremblé au loin : l'air avait été obscurci par la fumée, par les éclats de toutes sortes, par des nuages de poussière emplissant l'atmosphère. Nos braves troupiers, pressés de voir l'effet qu'avaient produit leurs patients efforts, voulaient s'élancer vers le cratère qui venait de s'ouvrir... Les officiers les retenaient craignant quelque surprise possible... Enfin les chefs donnèrent la liberté à leurs hommes; ceux-ci d'un bond furent au bord du précipice. Ce qu'ils virent là, ils ne l'oublieront jamais. Au fond d'un entonnoir d'une trentaine de mètres de diamètre, gisaient toutes sortes de choses déchiquetées, émiettées, confuses. Au pied d'un tourbillon de fumée épaisse et noire, que le vent n'avait pas encore dissipé, on discernait des débris humains tordus, calcinés, qui achevaient de se consumer. Plus loin la tourelle de l'observatoire bouleversée par la commotion, s'enfonçait dans le sol blanc et crayeux de la Champagne. Un cadavre d'allemand était tombé à cheval sur le dôme d'acier. Quelle vision! Non, jamais nos vaillants soldats n'oublieront le spectacle qui s'offrit à eux!



Panorama d'un champ de bataille en Champagne.



Nos soldats transportent des chevaux de frise pour organiser nos nouvelles lignes.



Ceux qui ont pris Tahure. Ces photographies prises au lendemain Elles montrent la joie paisible



Quelques photographies prises dans les anciennes lignes allemandes et montrant les aspects divers du champ de bataille lors de l'offensive de septembre et octobre derniers en Champagne. L'artillerie allemande a, comme on le voit, beaucoup souffert de l'intensité de notre bombardement. HISTOIRE EN CHAMPAGNE



Ces événements ne nous sont parvenus que ces tout derniers jours. Ils montrent nos soldats victorieux.



Prisonniers allemands occupés à réparer les dégâts du bombardement.



septembre et octobre derniers en Champagne. L'artillerie allemande a, comme on le voit, beaucoup souffert de l'intensité de notre bombardement. HISTOIRE EN CHAMPAGNE



LES CHIENS A L'ARMÉE. — Le ministère de la guerre s'est efforcé de généraliser l'emploi des chiens dans le service sanitaire. Les braves bêtes secondent admirablement les infirmiers dans la recherche et la relève des blessés sur le champ de bataille. Quelle émotion attendrie dans la tranchée au passage du zélé « auxiliaire » qui rapporte le casque d'un blessé et s'offre à guider vers lui des secours efficaces!



LA CHASSE AUX RATS SUR LE FRONT. — Nos tranchées sont infestées de rats — et, selon le mot d'un de nos soldats, « ces rongeurs sont plus redoutés sur le front que les boches eux-mêmes ». Mais la chasse aux rats est à l'occasion une distraction à laquelle se livrent durant la nuit nombre de ces nemrods impénitents qui peuplent boyaux et tranchées. Au matin, on fait le tableau et, quand la chasse a été fructueuse, il y a grande joie parmi les chasseurs.

FEUILLETS DE ROUTE EN ORIENT

(Suite)

12 novembre 1915.

Voilà exactement, jour pour jour, un mois que nous avons débarqué à Salonique. Je crois le moment venu de jeter en arrière un rapide coup d'œil et de résumer les opérations qui ont eu lieu dans ce court laps de temps, d'autant qu'un premier résultat vient d'être acquis et que les événements de ces jours passés éclairent singulièrement le plan que conçut le général Sarrail et dont il pourvint l'exécution avec prudence, patience, habileté.

Dès le débarquement, ainsi que je l'ai déjà noté, le général qui ne disposait alors que de peu de troupes, fit garder la voie ferrée dont la possession nous était indispensable. Nous occupâmes Guevgueli, Strumica-station, Demirkapu puis Krivolack.

A Strumica-station la voie étant sur la rive gauche du Vardar, des éléments furent poussés en avant vers Gradec, Guleli, Kalukova, Rabrovo pour la protéger à plus grande distance. Ce furent les premières opérations.

Puis nos troupes de Krivolack renforcées occupèrent les points de passage de la Crna (Tcherna) affluent du Vardar. Ce dernier faisant à Krivolack un brusque coude et s'orientant pendant quelques kilomètres vers l'ouest, il se trouvait que nous tenions ainsi une vaste presqu'île bordée à l'est et au nord par le Vardar, à l'ouest par la Crna. Ces deux fleuves étant très difficilement franchissables et faciles à défendre, nous avions donc en notre possession une véritable forteresse dans laquelle il nous était loisible d'effectuer sans gêne notre concentration. Mais le danger d'une forteresse inexpugnable c'est évidemment la difficulté que l'on peut éprouver à en sortir.

Il fallait donc, dès l'arrivée, s'assurer des débouchés pour les opérations futures dans les différentes directions où notre offensive pouvait être appelée à se diriger. On devait, pour cela, organiser de solides têtes de pont.

La première fut celle de la rive gauche du Vardar, sur la hauteur de Kara-Hodzali, dont je parlais l'autre jour. Les autres furent installées sur la rive gauche de la Crna, en avant de Vozarei où se trouve un pont, en avant de Ribarei où il y a un bac et en avant du pont de la voie ferrée à la jonction de la Crna et du Vardar, la première nous fournissant un débouché dans la direction d'Istip, la seconde un débouché vers Prilep que les Bulgares cherchent à atteindre, les deux autres nous ouvrant un chemin vers Velès qu'ils occupent depuis quelques jours.

Cette organisation fut la seconde partie de nos opérations.

Elle constituait pour nous une sauvegarde et en même temps une menace pour l'ennemi. Celui-ci, en effet, ne tarda pas à le comprendre et réagit en dirigeant une attaque sur notre tête de pont de Kara-Hodzali, attaque qu'il renouvela plusieurs fois ces temps derniers sans le moindre succès.



Le général Sarrail, commandant en chef de notre armée d'Orient, sort de son quartier général.

Dépité il amena de l'artillerie lourde et, par intermittence, il envoie dans la direction de la gare de Krivolack des obus qui, jusqu'à présent, n'ont causé aucun dégât.

Pendant que le commandement procédait à ces sages mesures, de nouvelles troupes débarquaient à Salonique et étaient immédiatement dirigées vers la Macédoine.

Au sud, les Anglais, dans la direction de Doiran étayaient notre droite en occupant les villages de Causti et Dedeli, en liaison avec nos derniers éléments.

A ce moment, les forces placées entre ses mains étant devenues plus importantes, le général Sarrail, qui avait dû, pour ne pas risquer de compromettre par un échec, même léger, le succès de nos opérations futures, résister, malgré

que son cœur en saignât, aux appels désespérés des troupes serbes qui se repliaient de Velès, jugea que le moment était venu d'élargir nos positions et de préciser ses menaces.

Il décida donc d'agir, en même temps, sur deux points différents. Et ce fut la troisième partie de nos opérations, celle qui vient de se terminer brillamment et dont le succès nous est un sûr garant pour l'avenir. Au nord de nos positions, nos troupes, après s'être assuré la possession de la gare de Gradsko située à quelques kilomètres du confluent du Vardar et de la Crna, prononcèrent, sur la rive gauche de ce fleuve une vigoureuse offensive.

Une série de succès vint couronner leurs efforts et, en quelques jours, elles s'emparèrent des villages de Drenovo,

Debrista, Kamendol, Mzren, Sirkevo, Krusevica, Cicevo et s'avancèrent dans la région d'Huzoran. Quelques éléments poussèrent même jusqu'à Naris.

Cette opération habilement menée eut pour résultat immédiat le ralentissement des attaques des Bulgares sur le défilé de la Babuna où les Serbes opposent depuis deux semaines une résistance héroïque à leur marche sur Prilep.

Ils durent tourner contre nous une partie de leurs forces pour tenter des contre-attaques furieuses qui vinrent se briser contre les positions enlevées par nous et immédiatement organisées.

Ainsi nous nous trouvons avoir rendu à nos alliés un premier et très important service qui peut avoir d'intéressantes conséquences. Nos soldats se montrèrent, comme toujours, admirables. L'attaque fut faite par des régiments du Nord, solides comme des rocs et par un bataillon de chasseurs à pied qui ne manqua pas aux belles traditions de son arme.

De l'autre côté, dans la direction de Strumica bulgare, nos forces, débouchant de la ligne Tatarli, Valandovo, Rabrovo, Kaluckova s'élancèrent à l'assaut des positions ennemies et enlevèrent, avec le même brio, les villages de Memisli, Kajali, franchissant sur plusieurs points la frontière bulgare et occupant une série de hauteurs d'où, à présent, notre artillerie bombarde les convois ennemis qui ravitaillent Strumica.

Elle manœuvra d'ailleurs d'une façon remarquable, notre artillerie durant ces chaudes journées, se déplaçant avec une rapidité fantastique, escaladant des crêtes, jetant en avant d'elle d'audacieux observateurs qui réglèrent son tir, installant des réseaux téléphoniques, poursuivant ainsi que les longs mois de stagnation n'avaient ni réfréné son audace, ni atteint son activité. Ses tirs rapides, précis, muselaient les batteries ennemies, décimaient les colonnes d'infanterie à la grande joie de nos poilus dont les mouvements en avant se trouvaient ainsi singulièrement facilités.

Un petit soldat blessé à la tête et aux jambes revenant tant bien que mal vers l'arrière retrouva assez de forces en passant près d'une de nos batteries pour s'écrier : « Bravo les artilleurs ! »

Nos fantassins : zouaves, légionnaires, troupes métropolitaines rivalisèrent de courage et d'entrain.

Ils s'avancèrent en ordre, calmes, maîtres d'eux-mêmes sous les rafales d'artillerie et sous le feu des mitrailleuses.

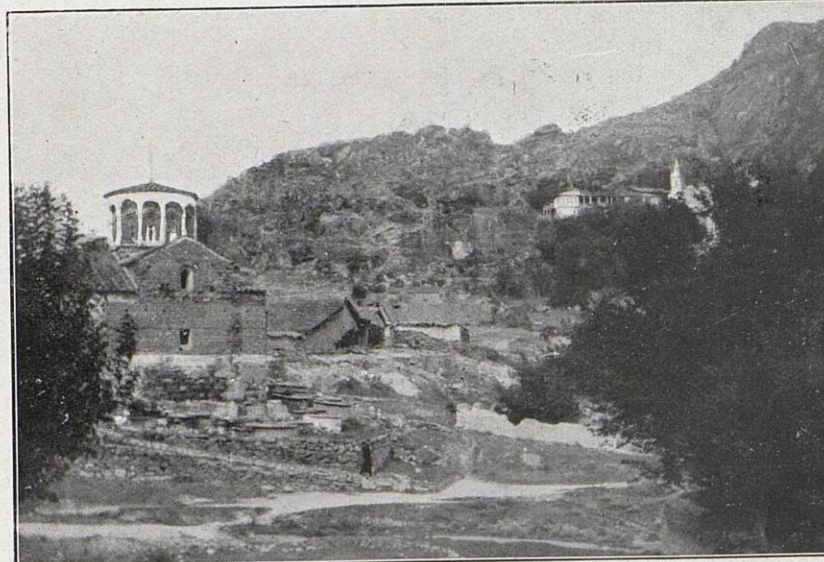
Les Bulgares résistèrent de leur mieux ; ils sont d'ailleurs assez braves mais leur moral est vite atteint et, à l'exemple de leurs alliés boches ils ne tiennent pas longtemps lorsque leurs officiers sont tombés.

L'anecdote suivante en est une preuve. Une section française s'avancait par bonds successifs vers une tranchée bulgare, maintenant son alignement et n'ouvrant pas le feu inutilement à longue distance ainsi qu'il est prescrit dans l'attaque.

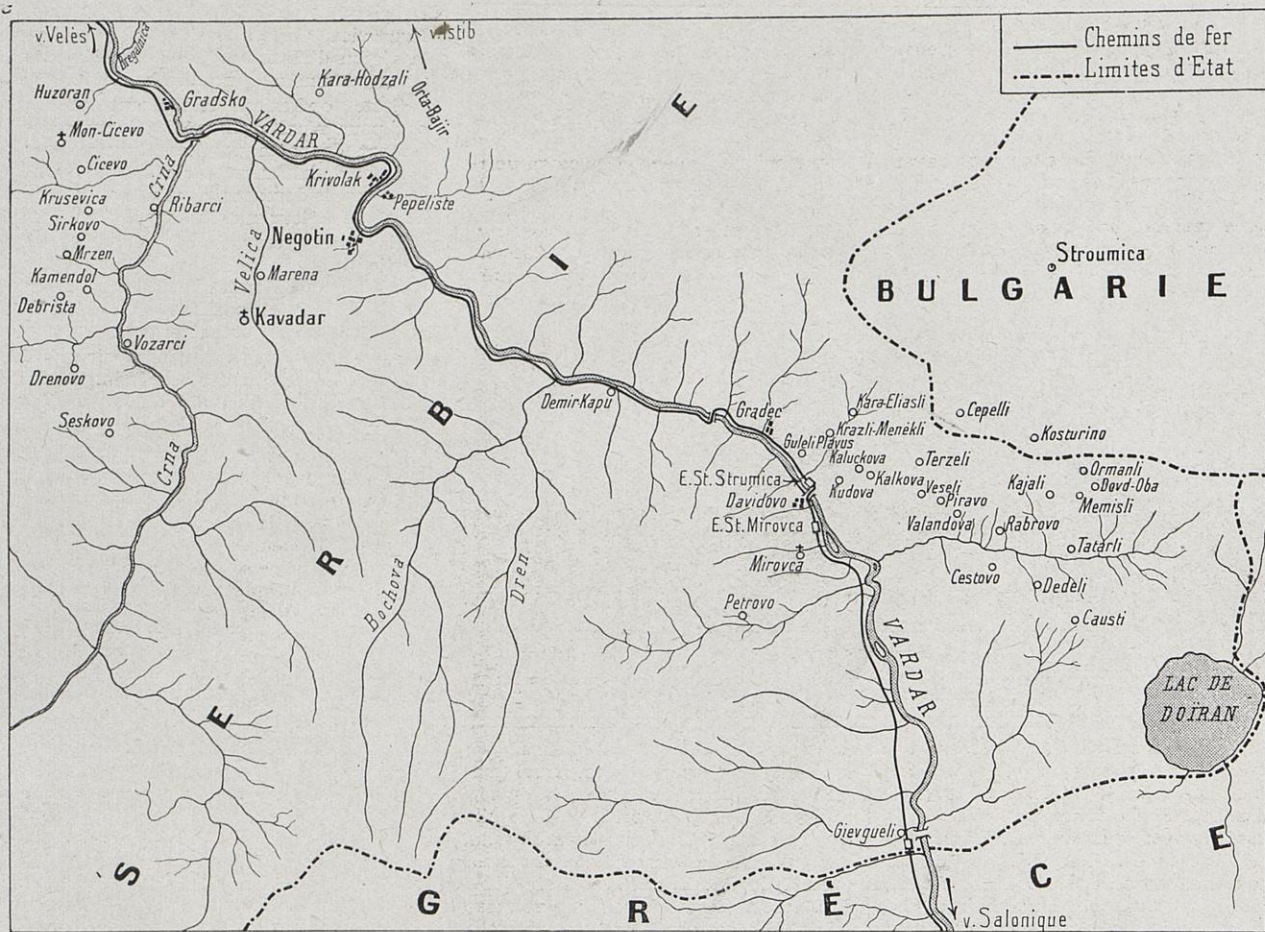
A sa tête marchait, comme toujours, son chef un jeune lieutenant. Un officier bulgare, penché hors de la tranchée tirait sans discontinuer sur lui avec un cara-



Le Torrent le Drin noir à la frontière d'Albanie.



Le monastère et les hauteurs de Prilep.



La région où s'est produite l'intervention française en Serbie.

bine et le manquait régulièrement à chaque coup.

A la fin, notre section étant assez près, le Bulgare dépité, jeta sa carabine à terre, sortit son revolver, le déchargea entièrement sur l'officier français... et le manqua encore.

Celui-ci qui avait supporté le feu de son adversaire sans broncher tira alors à son tour son revolver et, du premier

coup, abattit le mauvais tireur. Aussitôt, et sans que nos hommes aient brûlé une cartouche, les soldats bulgares se sauvèrent et la tranchée fut occupée sans coup férir.

Tels sont les résultats obtenus en trente jours. Ils sont d'une importance capitale et permettent tous les espoirs.

Et si l'on songe que, pendant ce temps, le général Sarrail eut à organiser com-

plètement cette armée d'Orient, ses rouages multiples, ses services, ses ravitaillements, dans un pays difficile, on demeure étonné à la fois de sa prodigieuse activité et de son admirable méthode.

A présent tout est prêt. La parole est au pays. S'il envoie ici les effectifs indispensables, nous ferons, je le sens, de bonne et utile besogne.

L'HÉROÏNE DE LOOS

Une émouvante cérémonie a eu lieu dimanche dernier à Versailles, où après la revue passée par le général de Sailly, des croix de la Légion d'honneur, des médailles militaires et des croix de guerre furent remises aux titulaires de ces récompenses.

Du nombre était une jeune fille de dix-sept ans, M^{lle} Moreau, qui a donné l'un des plus beaux exemples d'héroïsme suscité par la guerre.

En proie à une vive émotion elle se mit à pleurer, et comme le préfet la félicitait, elle dit que sa place n'était pas ici, mais qu'elle voulait retourner à Loos pour y poursuivre sa tâche.

Lorsqu'éclata le terrible conflit, c'est là qu'elle vivait avec ses parents, et, depuis lors, elle a perdu son père. Au début d'octobre, la ville fut occupée par l'ennemi qui s'y installa et y demeura une année durant.

M^{lle} Moreau sut imposer le respect aux envahisseurs, et sauvegarda le foyer familial.

Les semaines passent enfin. Les Allemands sont chassés et voici les Anglais dans la ville.

Dès lors, elle se multiplie pour leur prodiguer ses soins. L'affaire avait été chaude. Les rues étaient jonchées de cadavres. Elle va d'un blessé à l'autre, les soulève, les panse, les encourage, les reconforte. Elle se préoccupe de les abriter, et bientôt y ayant réussi, elle en est récompensée par la gratitude de tous ces hommes qui lui devront la vie.

A l'occasion, elle fait le coup de feu et de sa propre main, elle a tué cinq soldats allemands dont trois s'étaient réfugiés dans une cave, refusant d'en sortir, et tirant de là sur le poste britannique.

Baïonnette au canon les deux autres menaçaient sa poitrine. La jeune Emilienne les laissa s'approcher d'elle, puis les étendit à ses pieds, raides morts, avec un revolver emprunté à un officier anglais.

Voilà ce qu'a fait cette enfant qui est de la race des vierges fortes, et qui joint aux grâces d'un jeune et charmant visage le courage et l'énergie de nos plus vaillants soldats.

P. DE C.



L'HÉROÏNE DE LOOS. — A Versailles, le 27 novembre dernier, le général de Sailly a remis la Croix de guerre à M^{lle} Emilienne Moreau, la vaillante héroïne de Loos qui, au mois de septembre, s'élança au devant des troupes anglaises et les guida vers le village non sans avoir tué à la grenade quelques allemands,

LA VIE MILITAIRE

LA SITUATION DES ARMÉES

La semaine du 20 au 27 novembre peut compter au nombre de celles dont il y a le moins à dire, en ce qui concerne les faits de guerre sur le théâtre occidental. Non qu'il ne se soit rien passé et qu'on ne se soit pas battu, mais parce qu'aucun événement en dehors de l'ordinaire, des actions courantes, ne donne lieu à commentaires ou à discussion. La lutte d'artillerie et le combat rapproché au moyen des divers engins de tranchée ont continué partout, et d'une façon à peu près uniforme dans l'ensemble. Les communiqués signalent tantôt des démolitions d'ouvrages ennemis sur telle ou telle partie du front, tantôt des explosions de fourneaux de mines sur telle ou telle autre, tantôt des duels à coups de canon, où nos batteries font taire celles de l'ennemi ; mais, si on récapitule, on voit que dans l'espace de huit jours les mêmes actions se sont répétées partout.

Les combats à coups de grenades et la guerre de mines prennent plus d'importance dans les secteurs où les positions adverses sont très rapprochées, comme en Artois et en Champagne sur certains points et surtout en Argonne et dans les Vosges. C'est tout ce qu'on en peut dire. Mais l'impression générale reste toujours celle d'une incontestable supériorité de notre côté. La semaine précédente avait vu se produire quelques attaques de l'infanterie allemande à découvert, n'ayant obtenu d'ailleurs aucun résultat. Cette semaine, nous n'en comptons aucune, à part une tentative très limitée, pour enlever un de nos petits postes dans la région nord de la vallée de Celles (Vosges).

On parle toujours des renforts allemands envoyés du front russe vers le nôtre, mais c'est là un bruit qu'il convient de n'accueillir que sous réserves, malgré sa persistance. Il est certain que le front en Russie se dégarnit de troupes, en même temps qu'il se hérise d'obstacles, de fortifications et de réseaux de fil de fer. Les mitrailleuses, employées à profusion par les Allemands, semblent devoir remplacer les hommes qui manquent.

Mais rien ne prouve que les effectifs prélevés de ce côté soient destinés à opérer chez nous, et il semble probable qu'une certaine partie tout au moins doit être dirigée vers les Balkans.

**

En Russie non plus, il ne s'est passé depuis longtemps aucun fait mémorable. Mais il n'en est pas moins vrai que la situation générale continue à évoluer en faveur de nos alliés. Cette évolution est

lente, sans doute, mais elle est sûre. Les Allemands paraissent garder maintenant peu d'espoir de s'emparer de la ligne de la Dwina, et par conséquent des deux places de Riga et de Dwinsk qui la commandent. Au sud de Dwinsk, leurs lignes ont un peu reculé. Elles ont cédé davantage autour de Riga, où les Russes sont maîtres des débouchés entre le golfe et la région marécageuse, ainsi qu'au delà de cette région. Le maréchal Hindenbourg attend, croit-on, que le fleuve soit gelé pour tenter un nouvel effort. Nous ver-

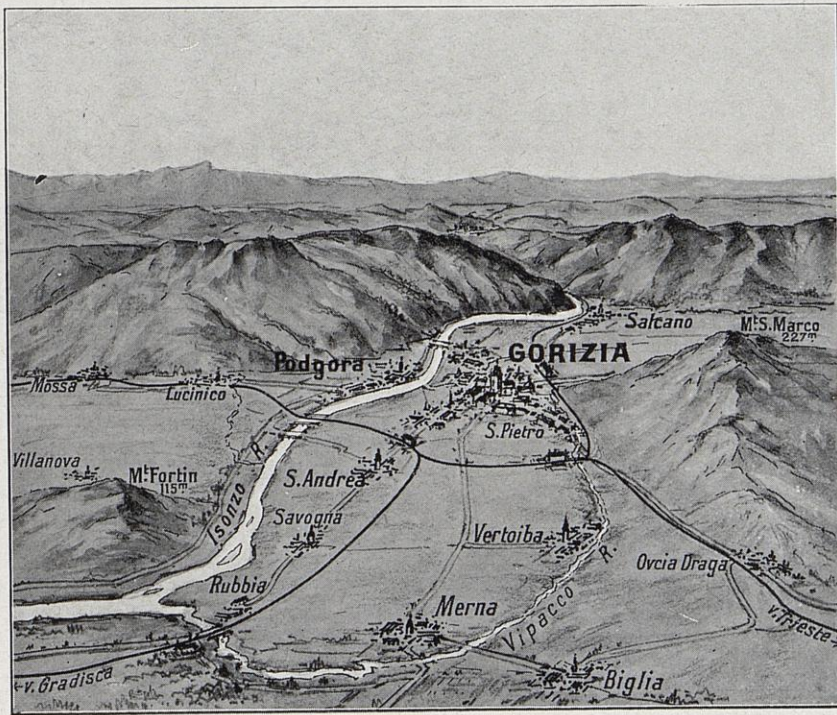
rons ce qu'il en sera. Mais il n'en continue pas moins à fortifier des positions en arrière de son front, et il dégage Mitau, qui pourrait se trouver directement menacée. De la Dwina jusqu'au Styr, le calme règne toujours. Sur le Styr, le recul des troupes russes de Tchavtorysk n'a été que momentané ; elles ont très vite repris le terrain perdu. Leur retraite avait été surtout une manœuvre. Donc, la menace austro-allemande dans la direction de Kiev ne se fait pas sentir. Au contraire, les Russes poursuivent toujours des succès locaux sur le Styr même, et plus au sud, en Galicie, sur la Strypa.

**

Les opérations qui se déroulent sur le théâtre italien apparaissent aussi dans des conditions favorables. Nos alliés gagnent du terrain peu à peu. Sur l'Isonzo, il semble bien cette fois que la place de

Gorizia, qui n'est plus que débris et monceaux de ruines, soit arrivée à la dernière limite de sa résistance. Mais, il y a si longtemps qu'on nous parle de la chute imminente de Gorizia !... Un fait certain, c'est que les Autrichiens, à bout de forces, implorent de l'Allemagne l'envoi de renforts qu'elle paraît peu disposée à leur fournir.

Ainsi, l'ensemble est satisfaisant, en attendant mieux. Notre force augmente ; celle des Anglais aussi, dans d'intéressantes proportions ; tandis qu'il n'est pas



LA RÉGION DE GORIZIA

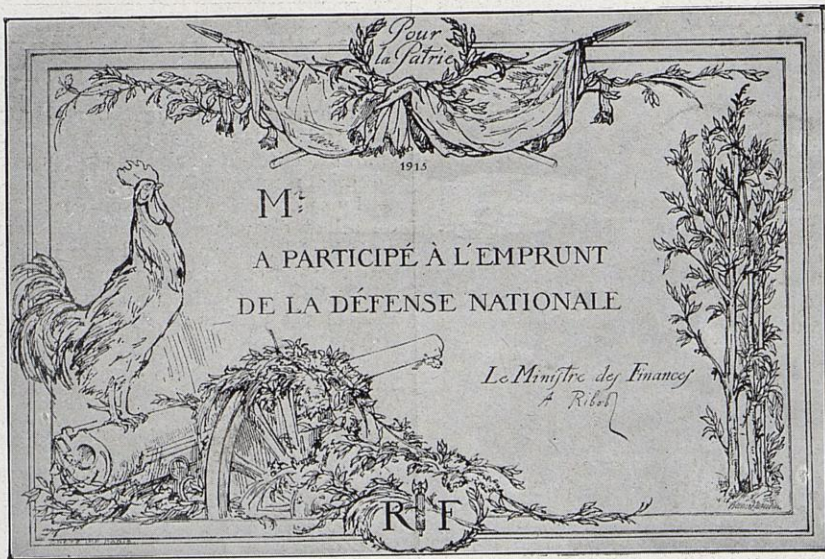
retraite la rapproche des forces anglo-françaises, ainsi que des forces italiennes, quand ces dernières arriveront enfin !

Mais la France, l'Angleterre, l'Italie en expectative, n'ont et ne peuvent avoir en Orient que des *corps expéditionnaires*, et cela ne suffit pas pour lutter avec chances de succès contre des armées. Quelques heureux combats locaux entraînent un peu les progrès de l'ennemi, mais pas de façon à l'arrêter, et encore moins à changer la face des choses. La question n'est plus de savoir si nous prendrons l'offensive ; elle ne se pose plus, parce que nos alliés ont trop tardé. Il ne peut plus être question que de nous fortifier le mieux possible en avant de Salonique, pour être en état de tenir nos positions avec des forces très inférieures à celles qui vont nous assaillir, et éviter d'être reconduits au port, et peut-être même jetés à la mer. L'intervention italienne commencée maintenant, arrivera trop tard, et ne se produira que progressivement, puisque l'Italie, comme nous, est obligée d'emprunter la voie si lente des transports maritimes. Les opérations d'embarquement et de débarquement surtout, beaucoup plus que le transport lui-même, n'en finissent pas.

Pourtant, il ne faut pas regarder la situation comme désespérée. Un changement radical peut se produire, si la Russie prononce une très vigoureuse et rapide offensive par le nord, prenant nos ennemis à revers.

L'existence d'une forte armée, de 350.000 hommes, dit-on, rassemblée sur le bas Danube, est maintenant certaine. Mais par où cette armée va-t-elle opérer contre les Bulgares ? Elle n'a aucun point de contact direct avec la Bulgarie. Plusieurs solutions sont possibles, dont aucune n'est réellement avantageuse, si la Roumanie ne montre pas, au moins, de la bonne volonté. Or, le gouvernement roumain, comme le gouvernement grec, vit dans la terreur de l'Allemagne. On dit, cependant, que des négociations à ce sujet sont en bonne voie entre la Roumanie et la Russie. Il est grandement à souhaiter qu'elles aboutissent sans retard. Alors, la position des Bulgares, qui tirent les marrons du feu pour les Allemands, deviendra mauvaise. Elle le sera encore bien plus, si la Roumanie veut enfin sortir de sa neutralité, après tant d'hésitations funestes, et comprendre de quel côté est son véritable intérêt. Quant à l'opération allemande ayant pour objectif le canal de Suez, à travers l'Asie mineure, elle ne sera jamais qu'un chimérique projet, tant que la ligne d'opération allemande restera exposée à être coupée en Bulgarie et en Serbie, soit par les Russes, soit par nous. Et c'est sans doute la principale raison qu'auront les Allemands d'essayer de se débarrasser de nous à Salonique le plus tôt possible.

Général BERTHAUT.



Fac-simile du diplôme remis aux souscripteurs à l'Emprunt National.

Au Pavillon de Flore, une des salles de souscription le 1^{er} jour de l'Emprunt

L'EMPRUNT POUR LA DÉFENSE NATIONALE

THÉÂTRES

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — *Ceux de chez nous*. Causerie en 2 parties de M. Sacha Guitry.

APOLLO. — *La Cocarde de Mimi Pinson*, opérette en 3 actes de MM. Ordonneau et F. Gally. Musique de M. H. Goublier fils.

Tout artiste, tout commerçant, tout industriel éprouve aujourd'hui la nécessité de recourir à la publicité. C'est un fait certain, même pour ceux qui le déplorent, et il a paru à M. Sacha Guitry qu'il devait en être de même pour la nation qui est, en résumé, l'agglomération de tous ces arts, commerces et industries. Il a pensé que le meilleur moyen de faire cette publicité était de glorifier nos grands hommes, de répandre partout leurs noms et leurs figures, de façon frappante et nouvelle. L'instrument le mieux désigné pour cela lui a paru être le cinématographe.

M. Guitry s'est réjoui en pensant que, si son idée était bonne, elle aurait pour premier effet de lutter contre l'invasion des films plus ou moins scéniques qui ont le don de lui déplaire, et il a entrepris, d'accord avec M. Pathé, une série de visites que nous voyons reproduites sur l'écran.

Entre autres, voici M. Saint-Saëns qui conduit un orchestre invisible mais obéissant, M. Antoine qui règle une mise en scène, M. Claude Monet qui peint, M. Rodin qui taille le marbre, MM. Rostand et A. France qui parlent et écrivent. Au pied de l'écran, M. Guitry échange avec M^{lle} Ch. Lysès un dialogue animé, semé de traits d'esprit, et d'anecdotes intéressantes, précédant et commentant chacun des tableaux.

Ce spectacle, d'invention ingénieuse, mérite aussi de réussir pour l'adresse et le goût qui ont présidé à sa réalisation, au choix des décors et des scènes. Le seul reproche à faire à cette première série, c'est que les films sont, pour la plupart, un peu longs.

**

C'est vers l'opérette populaire que, sous sa nouvelle direction, l'Apollo semble se tourner ; cela convient bien à son vaste cadre, où les finesses et les subtilités se perdent trop facilement. Ne cherchons donc pas malice dans la fable présentée par les auteurs, et constatons que le public a fait bon accueil à ces soldats et infirmières de France, transportés de façon prématurée sur la scène.

La gentille Marie-Louise a brodé, ainsi que ses camarades d'atelier, la cocarde de Mimi Pinson et l'a glissée dans le portefeuille de celui qu'elle aime en secret ; cette cocarde est son porte-bonheur et tout réussit au sous-lieutenant Jean, son heureux bénéficiaire qui ferait sûrement une carrière triomphale si son ordonnance ne venait à égarer le précieux objet. Aussi Jean est-il blessé, mais, la cocarde étant retrouvée, le bonheur renaît : Marie-Louise devenue infirmière, a vite fait de guérir le blessé ; les aveux s'échangent, on se mariera, et, se conformant aux lois du genre, la petite Zoé épousera le vieux gestionnaire La Mazette, et la cuisinière se consacrera au bonheur de l'ordonnance.

M. H. Goublier fils, dont c'était le début, a écrit une partition importante ; de situations peu nouvelles, il dégage mal sa personnalité, mais il semble que des destinées plus hautes l'attendent, à en juger par le soin et l'habileté d'écriture dont sa musique témoigne souvent, en particulier dans les deux duos du 3^e acte.

A côté de M^{lle} Syril, dont la voix est jolie mais qui manque d'animation, M^{lle} Mary. Richard a fait preuve de beaucoup d'intelligence et de netteté.

Marcel FOURNIER.

ÉCHOS

« LA DÉTENTE »

Nous ne saurions trop engager nos confrères de la Presse parisienne à rendre une visite à « La Détente », petit club de repos que M^{me} Georges Picot a installé, avec l'aide gracieuse de M. Vuitton, au 70, des Champs-Élysées. Ils verront là de nombreux blessés ou convalescents



A 300 mètres de l'ennemi, un capitaine fait préparer des liquides préservatifs contre les gaz asphyxiants.

qui viennent l'après-midi écrire, lire, jouer, fumer, etc., le tout agrémenté d'un léger goûter, sous la surveillance maternelle de M^{me} Picot, aidée de quelques dames et messieurs de ses amis. Ils s'empresseront, comme le *Monde Illustré*, et déjà de nombreux confrères, de faire le service gracieux de leurs publications en les adressant à « La Détente », « Vuitton Building », 70, Champs-Élysées.

Ceux de nos lecteurs qui désireraient s'intéresser à cette œuvre sont priés de rendre visite à « La Détente », où ils seront reçus avec reconnaissance :

SYNDICAT DES TRANSPORTS PUBLICS
AUTOMOBILES DE FRANCE.

Le Syndicat Général des Transports Publics Automobiles de France s'est réuni en Assemblée générale le lundi 22 novembre à 2 heures de l'après-midi

à l'Automobile-Club de France, sous la présidence de M. Crolard, président.

Après l'exposé de la situation financière par le trésorier et l'approbation des comptes, le Secrétaire général résume les travaux du Syndicat depuis le début des hostilités et les interventions nombreuses du bureau pour donner aux sociétaires tous les renseignements concernant les questions soulevées par les réquisitions, la suspension de certains services, etc. Il rappelle les démarches faites d'accord avec le Comité de Défense des intérêts généraux de l'Automobile, l'Automobile-Club de France et le Touring-Club de France pour atténuer autant que possible le préjudice causé aux entrepreneurs de transports automobiles par la situation actuelle.

L'Assemblée étudie ensuite la question du régime des Transports Automobiles



Les joies du bridge, sur le front, dans une cabane portable en planches.

pendant la guerre et la reprise de l'ensemble des services à la fin des hostilités.

Le Président résume l'opinion unanime des membres du Syndicat présents en indiquant qu'il importe plus que jamais d'affirmer la vitalité du Syndicat qui est appelé à jouer après la guerre un rôle très important aussi bien au point de vue des transports commerciaux qu'au point de vue du tourisme.

Il rappelle que les entrepreneurs, par le matériel en excellent état de fonctionnement qu'ils ont pu fournir au moment de la mobilisation à l'autorité militaire ont apporté une contribution précieuse à la Défense nationale.

Le Secrétaire administratif :
Ch. DU BOUSQUET.

LES BELLES CITATIONS

Parmi les citations à l'ordre de l'armée, nous relevons la suivante que nous sommes heureux et fiers de pouvoir placer ici :

ORDRE DE L'ARMÉE : Frappa Jean-José, lieutenant au 356^e régiment d'infanterie : « A entraîné brillamment sa section sur une crête violemment battue par le feu de l'artillerie et de l'infanterie, donnant le plus bel exemple par sa courageuse attitude. A été blessé le 22 septembre 1914 ».

Le lieutenant Jean-José Frappa est, on le sait, un des directeurs du *Monde Illustré*, et l'hommage qui a été rendu à sa vaillance, à sa valeur souriante et bien française, nous a tous comblés de joie.

LES EXCELLENTES ŒUVRES

On connaît l'œuvre si digne et si intéressante qui porte le titre de « Mutuelle des Veuves de la guerre », et dont la section du travail est si éminemment présidée par la Comtesse de Ribes.

Les veuves de la Mutuelle exposent du 1^{er} au 15 décembre, au siège de l'Œuvre, 15, rue de La Ville-L'Évêque, leurs travaux, copies de bibelots anciens, reliures d'art, ouvrages féminins de toutes sortes, au milieu desquels brillent les admirables roses en tissus de soie, de la baronne de Laumont.

Une visite à cette exposition, ouverte de 10 heures à midi, et de 2 heures à 5 heures, s'impose : c'est faire œuvre patriotique et c'est aussi accomplir un très louable et très agréable pèlerinage.

APRÈS L'INCENDIE

La direction du *Bon-Marché*, très touchée des nombreuses marques de sympathie qu'elle a reçues à la suite de l'incendie des nouveaux magasins, adresse à tous ses plus vifs remerciements.

Dans le malheur qui a frappé le *Bon-Marché*, il reste la consolation de n'avoir à déplorer la perte d'aucune vie humaine et de voir intact le magasin principal, ce qui permet de continuer les affaires comme par le passé et d'assurer la prompte et parfaite exécution de toutes les commandes.

Les magasins incendiés étaient assurés à diverses compagnies, toutes de nationalités françaises ou alliées.

LA CUISINE ET LA TABLE

RISSOLES AUX ŒUFS

Hacher finement des œufs durs. Mettez pour trois œufs un gros oignon que vous émincez, faites-le fondre sur le feu avec un gros morceau de beurre ; versez-y quelques cuillerées de lait ou de crème, du sel et du poivre, puis ajoutez-y les œufs hachés. Tournez sur le feu jusqu'à ce que vous obteniez une sorte de pâte à laquelle vous ajouterez un jus de citron et quelques pincées de fines herbes hachées.

MENUS

Déjeuner.

Sandwich au beurre
Côtelettes de mouton grillées
Pommes de terre paille
Pâté de canard
Salade

Dîner.

Potage crème de laitue
Tomates farcies
Canard aux olives
Petits pois à la parisienne
Salade de romaine
Tarte aux cerises